

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Un Perrault sans bon sens De la parole aux actes

Pierre Hébert

Number 43, Fall 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39515ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, P. (1986). Un Perrault sans bon sens : de la parole aux actes. *Lettres québécoises*, (43), 52–53.

# Un Perrault sans bon sens:

## De la parole aux actes

Lors d'un récent colloque, le rédacteur-en-chef du *Devoir*, Paul-André Comeau, parlait aux Américains du tournant québécois des années 80, et amorçait sa présentation avec cette question centrale: «Le Québec est-il devenu une société normale?» La réponse qu'il en a donnée importe moins que le fait même, aujourd'hui, de poser cette interrogation. Et, pour ceux ou celles qui auraient envie d'y répondre positivement, prière de lire, tout d'abord, l'essai de Pierre Perrault, *De la parole aux actes*<sup>1</sup>.

L'ouvrage rassemble une douzaine de textes remaniés par cet auteur beaucoup plus connu pour son cinéma que pour sa poésie, son théâtre ou sa prose d'idées. Le plus ancien, «Discours sur la parole», date de 1967. Quant au plus récent, «À propos de *La mort dans l'âme*», non daté, on peut se risquer à le situer au début des années 80, juste avant le référendum, puisque Perrault y évoque cette «question enfin posée timidement» (p. 430). De prime abord, une certaine dispersion menaçait un ensemble aussi hétérogène: préfaces, discours, articles de revue ou de journal, etc. L'éparpillement est cependant contré par deux axes récurrents, voire répétitifs, qui rassemblent tous les propos de Perrault: la recherche d'un Québec qui aura «enfin compris/ l'urgence/ du royaume à bâtir avant la nuit/ à la force des poignets» (p. 245), et la quête de paroles «vivantes, ardentes et terrestres» (p. 144).

À la fin d'une causerie donnée à Ottawa, un auditeur demandait à Perrault quelle était sa préoccupation majeure. Et Perrault de répondre: «Le Québec! Comment avez-vous pu ne pas vous en apercevoir?» (p. 143) Mais c'est un Québec de tous les temps qui inquiète Perrault,

où le rêve du royaume souverain n'avance qu'à travers de multiples menaces de dépossession. D'abord, un Québec du passé, autant de 1760 que de 1950, car dans les deux cas nous avons affaire à un Québec conquis. Celui de 1760 «attend silencieusement, tandis que les seigneuries s'évertuent à faire avorter le royaume des âmes» (p. 147); et celui de 1950 a échappé à une autre forme d'aliénation, l'universalité: «Quel est-il ce goût de l'universel au détriment de la cité elle-même et de sa liberté, sinon une forme camouflée d'impérialisme?» (p. 55) Le rejet de ces aliénations nous conduit au rêve récent de la souveraineté: «Est-il une liberté des peuples sans souveraineté?» (p. 225) La victoire du Parti québécois, célébrée dans le texte «Lettre du Québec», porte à sa pleine dimension ce tournant politique: «nous nous sommes déclarés/ les maîtres légitimes/ du royaume de nos mains/ et de la sueur de nos ancêtres» (p. 272). Mais, et c'est là un des aspects les plus intéressants de ce texte, la pensée de l'essayiste ne se repose jamais. Inquiet, Perrault ne peut célébrer le Québec possible sans le voir en même temps menacé par une nouvelle conquête, insidieuse, multiforme, qui se nomme Molson, Dominion, Kraft. La domination est tout aussi réelle aujourd'hui: «Pour échapper au sang français, sommes-nous tombés dans le peps!» (p. 79) Si jamais j'abandonne, affirme l'auteur, ce sera à cause de la Molson, c'est-à-dire tout ce qui aura investi l'âme québécoise au point de la rendre méconnaissable. Lorsque nous serons devenus un objet folklorique non seulement pour les autres, mais pour nous-mêmes, l'artisanat sera alors «une façon inoffensive de s'admirer soi-même quand le quotidien nous échappe» (p. 283).

La parole se pose au centre de cette authenticité, parce qu'elle est elle-même sensible à tous ces asservissements qui se nomment tantôt l'universel, tantôt l'écriture. L'universel nous a fait habiter un discours importé, fictif, un discours d'imitation sans exigences: «Il est tellement plus facile d'emprunter une âme toute faite que de révéler aux hommes d'ici leurs rivages et l'honneur du langage maternel [...]» (p. 323) Et, pire que l'universel, l'écriture, «princière et hautaine» (p. 66), coupée de sa source langagière, plutôt que de révéler l'âme québécoise, l'a carrément éloignée de ses origines. Nous sommes tombés dans le panneau lorsque nous avons conclu à notre inexistence, avec Durham, parce que nous étions sans littérature, c'est-à-dire sans écriture: «Nous avons cru facilement qu'un peuple sans écriture était un peuple silencieux» (p. 97), alors que la vraie parole était tout simplement ailleurs. L'on comprend ainsi que l'oeuvre de Perrault, écrite et cinématographique, est une récupération de la parole en amont de l'écriture, un rejet des princes en faveur du peuple.

\* \* \*

Je m'arrêterai sur deux textes, «Discours sur la parole» et «Le Royaume des pères à l'encontre des fils», représentatifs des acquis et des inquiétudes de la pensée de Perrault.

«Discours sur la parole» se lit comme l'autobiographie exemplaire d'un Québécois des années 50 et 60. Perrault fait le procès de ces «humanités» qui l'ont plus dépouillé qu'enraciné, en lui inculquant une mythologie étrangère et, de ce fait, dérisoire; il exprime aussi son effort personnel pour rapatrier l'imaginaire.



C'est à ce moment que l'île aux Coudres est arrivée «comme une révélation» (p. 16), celle des gens et de la parole d'ici, plus vraie qu'Orphée ou Cicéron:

*Les grands conteurs de l'île n'ont jamais sculpté leur orgueil aux chambranles des portes, ni renfermé les textes ornés de jambages entre les reliures en peau de vache marine, mais ils ont enchâssé les prouesses entre les griffes du langage parlé. (p. 25)*

Seule cette parole peut nous «induire en légende» (p. 25). Perrault pose ainsi toute la problématique de ce passage d'une culture française, grecque, latine, à un paysage québécois, en même temps qu'il y décrit son parcours personnel.

Si ce premier texte procède d'une révélation, le second rappellera une déception et une révolte: la réponse de Perrault au testament politique de Félix-Antoine Savard, qui avait fait grand bruit dans *Le Devoir* du 6 janvier 1978. Ce testament de Savard avait été perçu par plusieurs, on le sait, comme une trahison<sup>2</sup> vis-à-vis de Menaud. Certes, le pays n'avait pas encore eu lieu, mais le rêve subsistait; avec ce testament, «ce matin, en bonne et due forme, mon père a capitulé, non pas du réel puisqu'il ne l'occupe pas, mais de l'espérance elle-même». (p. 349) Perrault, rebelle, poursuit sa quête du royaume, en dépit de Savard, et pour Menaud: «mon nom est Menaud pour toujours». (p. 350) La phrase énigmatique de Josime s'est hélas précisée, et Perrault aurait pu écrire: «Ça me dit, à moi, que c'est un asservissement». Car si Perrault affirme sa fermeté, ce n'est pas sans savoir que le pays ne sera peut-être jamais qu'un pays du discours (p. 213). Lisons cette phrase cinglante, et combien actuelle, qui semble avoir été écrite à la veille du référendum:

*Aurons-nous le courage de nous infliger à nous-mêmes, sans l'assistance bienveillante de Lord Durham, sans l'intervention de Colborne, la plus humiliante défaite de notre histoire sans victoire! (p. 430)*

\* \* \*

Ce ne sont là que quelques idées, dominantes certes, mais qui rendent imparfaitement la richesse et la variété de la pensée que l'on retrouve dans *De la parole aux actes*. Le lecteur sera peut-être gêné par beaucoup de répétitions, tant au niveau de certains thèmes que des tour-



nures ou des images. Mais cette parole est véritablement celle d'un essai: une parole persuasive, rhétorique, qui emprunte à l'occasion des raccourcis, qui repasse parfois au même endroit, qui renouvelle par son expression certains lieux déjà très fréquentés. Et il y a plus: voici une parole qui dérange, une parole actuelle. La hantise de la conquête, de la domination, se place au coeur de ce discours, et ce que chaque texte éveille, c'est l'aspect multiforme de la capitulation. En ces temps où des esprits malins parlent de Reddition tranquille, Perrault esquisse le spectre de la conquête ultime:

*Il me semble (et je le dis comme il me paraît) qu'après nous avoir dérobé notre territoire de chasse, puis le sol, puis le sous-sol, l'envahisseur s'est emparé du territoire de l'âme de nos fils, par tous les moyens pour les écerveler, leur transplanter une mémoire qui n'a jamais navigué. (p. 373)*

Du point de vue où se place Perrault, le choix du titre est tout à fait opportun, la parole appelant l'acte: «ce qui n'est pas accompli ne reste-t-il pas à faire?» (p. 428) Cependant, et fidèle en cela à cette pensée inquiète, je dois ajouter cette autre phrase: «j'ai peur que rien ne nous arrive à jamais...» (p. 382) Le sous-titre d'*Un pays sans bon sens* conviendrait tout autant à *De la parole aux actes*: «Wake up mes bon amis». □

1. Montréal, L'Hexagone, 1985, 435 p.
2. Trahison imputable au vieil âge? La solution serait trop facile, d'autant plus que Savard écrivait, dans son journal du 6 décembre 1939: «Il ne s'agit pas ni d'être séparatiste, ni ci ni ça — mais d'être occupant. Il s'agit de voir ce que m'offre mon pays — il s'agit de méditer sur ma réponse — Ce que j'ai à répondre à cette offre.»



## Nouveauté aux ÉDITIONS DES PLAINES

Si vous voulez un livre sur les francophones établis dans les homesteads de l'Ouest canadien, ne manquez pas *Dans la terre promise* de Jean Feron et Jules Lamy.

ISBN 0-920944-59-0

192 pages 7,95\$

LES ÉDITIONS DES PLAINES  
C.P. 123, Saint-Boniface  
(Manitoba) R2H 3B4  
Tél.: (204) 235-0078